

*La grammaire
de l'oncle Tonton*

G. Schnée



Illustrations de G. Lauve

Table des matières

Pour accéder directement aux chapitres sur la version informatique, cliquer sur les titres.

I - Le télégramme de Monsieur Pomme

L'importance des mots

II - Sous les grands ormes du boulevard...

Noms propres et noms communs

III - Le chien de monsieur Prune

Les adjectifs qualificatifs

IV - Pierre et Paul

Le sujet et le verbe

V - Une partie de pêche

Les pronoms personnels

VI - La sieste interrompue

Les accords

VII - Dans un pré...

Les déterminants possessifs et démonstratifs

VIII- Trois orphelins

Les pronoms possessifs et démonstratifs

IX - Un désastre

Déterminants numéraux cardinaux et adjectifs numéraux ordinaux

X - Il ne faut pas se fier aux apparences

Orthographe des déterminants numéraux, et déterminants indéfinis

XI - Le voleur inconnu

Les pronoms indéfinis et les pronoms relatifs

XII - Un jour de pluie

Les adverbes



I

Le télégramme de Monsieur Pomme

Madame Pomme, qui tricotait tranquillement pendant que son mari parcourait le journal, lâcha soudain ses aiguilles, et s'écria :

« Mais, Félix, c'est demain, vendredi, que tu dois aller à Melun porter à la famille Martin les enfants de notre chatte Mouine. Tu n'y pensais plus, je parie...



- Ne parie pas : tu gagnerais ! Je n'y pensais plus, en effet... Saprستي, je sais bien que le train arrive à Melun à 15 heures, mais je ne sais pas trop où c'est, moi, la rue de l'Arquebuse. Et il est trop tard pour écrire. Je vais envoyer un télégramme.
- Cela me paraît nécessaire. »

Monsieur Pomme prit son stylo. Il n'y avait plus dedans une seule goutte d'encre (il n'y a jamais d'encre dans un stylo, quand on a besoin d'écrire !...)

Le porte-plume garni, Monsieur Pomme se mit en devoir de rédiger son télégramme.

Monsieur MARTIN
18 rue de l'Arquebuse
MELUN (Seine-et-Marne)

Monsieur, j'arriverai demain par le train de 15 heures. J'apporterai les trois chatons sevrés. Comme je connais mal le chemin de votre maison, je vous prie de m'attendre au train. Salutations.

POMME.

Et, muni de son papier, Monsieur Pomme courut à la poste.

Au guichet se trouvait une aimable demoiselle qui sourit (oui, oui, il y a souvent à la poste d'aimables demoiselles qui savent sourire), et dit à Monsieur Pomme :

« Mais, Monsieur, il va vous coûter un prix fou, votre télégramme. Recopiez-le, s'il vous plaît, sur l'imprimé que voici, et rayez tous les mots inutiles. »

Les mots inutiles ! « Il y a donc des *mots inutiles* !, se dit Monsieur Pomme. Ah, oui ! Il y a ceux que ma concierge répète vingt fois chaque jour. Il y a les « gros » mots que les gens mal élevés se lancent à la figure quand ils se disputent. Il y a ceux qui remplissent les colonnes de bien des journaux... Mais il n'y en a pas dans le texte de mon télégramme ! »

Pourtant, cédant le guichet à un nouvel arrivant, Monsieur Pomme se rendit à un pupitre, réfléchit, raya, raya. Et il en gagnait, des quatre sous ! En effet, chaque mot se payait vingt centimes.

Quand il revint au guichet, la demoiselle prit le papier et, de la pointe de son crayon, compta les mots.

« Bravo, Monsieur. Votre correspondant comprendra parfaitement. Et vous réalisez ainsi une belle économie. Cela fait 5,40 francs. »

Monsieur Pomme paya et partit.

Aujourd'hui, les bons petits chats, arrivés à bon port, font la joie des petits Martin à qui ils étaient destinés.



Prenez maintenant, chers petits amis, une feuille blanche. Copiez (nous vous autorisons à tirer la langue) le papier de Monsieur Pomme, et rayez les *mots inutiles*.

Cela fait, mettez votre feuille à côté du texte imprimé ci-dessous, et voyez si, comme l'auteur du télégramme, vous auriez mérité les compliments de la demoiselle du télégraphe. Voici la dépêche parvenue à la famille Martin :

Monsieur MARTIN
18 rue Arquebuse
MELUN (Seine-et-Marne)

Arriverai demain train 15 heures. Apporterai trois chatons sevrés.
Prière m'attendre train. Salutations.

POMME.

Quel massacre, mes amis !

J', par, le, de, j', les, puis tout un morceau de phrase (il est certain que si Monsieur Pomme connaissait bien le chemin, on n'aurait pas besoin d'aller l'attendre !), *du, au, du,...* Quelle économie !

Nous ne dirons pas, comme la demoiselle, que ces mots sont *inutiles*. Ils ne sont *pas très utiles*, certes, on pourrait s'en passer. Mas comme ce serait joli, de parler à son camarade, à sa voisine, à son papa, le langage du télégramme de Monsieur Pomme !

« Moi apporter chatons... » Mais c'est du *petit nègre*, cela, mes amis, ce n'est pas du français !

Voyons le reste, les mots *utiles*, ceux qui donnent véritablement son sens, sa signification à la dépêche, ceux qu'il est impossible de supprimer si l'on veut bien se faire comprendre :

. Il y a les *noms* des animaux (*chatons*), d'une chose (*train*), d'une autre chose (*salutations*), d'un certain temps (*heures*)

. Ces noms sont accompagnés d'autres mots, qui leur donnent la main, comme vous à votre maman ou à votre petite sœur : *quinze* détermine le nombre d'*heures*, *trois* celui de *chatons*. On les appelle, ces mots-là, des **déterminants**. *Sevrés*, qui accompagne *chatons*, est un **adjectif**.



. Et que reste-t-il ? *Arriverai*, *apporterai*, *attendre*. Saurait-on ce que l'on fait, si on rayait ceux-là ? Monsieur Pomme arrive, apporte des chatons. Quelqu'un l'attend. Ces trois mots-là sont bien indispensables aussi : ce sont des **verbes**.

. Tiens, mais... on a effacé *de*, *du*, *au*, et on a laissé le tout petit *m'* ! Oui, et ce n'est pas un oubli : « Prière attendre train » Mais attendre qui, au train ? Attendre *m'*, gros comme rien : *m'* c'est *moi*, se disait Monsieur Pomme. Pouvait-il écrire : « Prière attendre Monsieur Pomme » ? Oui, on aurait compris. Mais monsieur Pomme a préféré, et il a eu bien raison, mettre à la place de son nom ce petit mot, *m'*, qu'on appelle un **pronom**.

. C'est fini ? Non : il y a encore *demain*, qui accompagne *arriverai*. Supprimez-le, et vous me direz quand il arrivera, Monsieur Pomme : si c'est la semaine prochaine ou dans vingt ans ! Ce dernier mot, qui donne la main à un verbe, c'est un **adverbe**.

Faisons ensemble un petit résumé : nous parlons, nous écrivons en employant des mots. Parmi ces mots, les uns sont *nécessaires*, *indispensables* même. Sans eux, impossible de se faire bien comprendre. Ces mots sont

- . le **nom**,
- . le **pronom**, son remplaçant,
- . le **déterminant** et l'**adjectif**, les compagnons du nom,
- . le **verbe**,
- . l'**adverbe**, compagnon du verbe mais aussi d'autres mots.

Les autres mots, bien que moins importants, sont cependant *utiles* : sans eux on ne saurait parler ni écrire correctement le français.

Voilà ce que l'on peut apprendre en allégeant le texte d'un télégramme, pour faire des économies et être agréable à l'employée des PTT !



II

Sous les grands ormes du boulevard...

Sous les grands ormes du boulevard, sur deux rangs, étaient alignés des soldats. Il y en avait bien une vingtaine, tous coiffés d'un calot bleu, tous vêtus d'un pantalon et d'une blouse de toile blanche assez grossière, tous chaussés de gros souliers garnis de gros clous.

Devant eux, habillé comme eux, un autre soldat, dont un bouton de blouse était garni d'un double galon rouge large comme un doigt et long comme quatre, tenait à la main un petit carnet.

Tonton (l'oncle) et Louissette (sa nièce) regardaient. Louissette, montrant le soldat aux galons rouges, dit à son oncle : « Celui-là, c'est le chef. Papa m'a dit que c'était un caporal. »

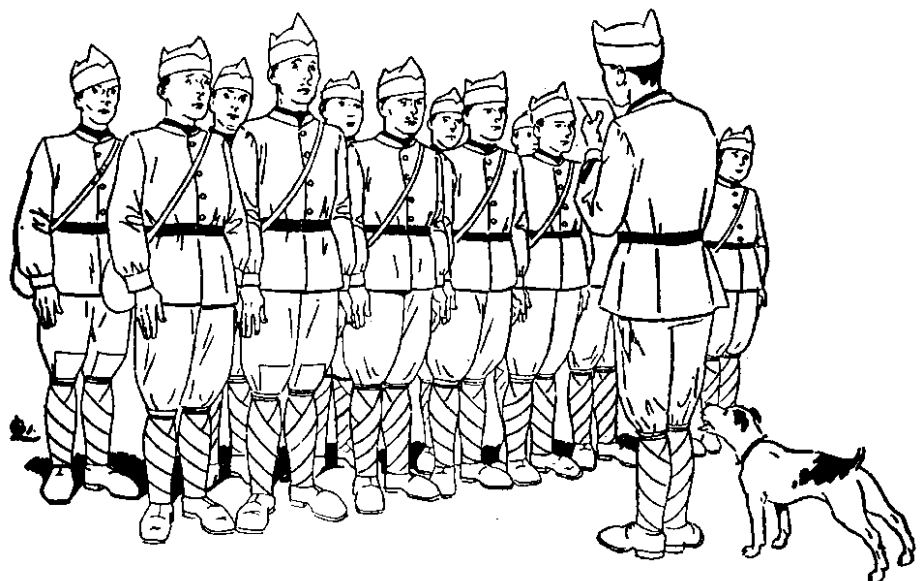
Le caporal (car c'était vraiment un caporal), les yeux sur son carnet, lança d'une voix forte :

« Garde à vous ! A l'appel ! »

Les soldats s'immobilisèrent, tête haute, regard droit, et on entendit alors :

« Rousseau ?

- Présent !
- Briclou ?
- Présent !
- Rollon ?
- Présent !
- Blanc ?
- Présent !
- Lupin ?
- Présent !... »



Ainsi vingt fois, et vingt fois la même réponse : « Présent ! »

Intriguée, Louisette questionna l'aimable Tonton, qui la renseigna :

« Le caporal fait l'appel. Il appelle chaque soldat en le *nommant* par *son nom*. Et chaque soldat, en entendant *son nom*, répond « Présent ! », ce qui veut dire : « Je suis là ! » Saurais-tu, toi, Louisette, les *nommer*, tous ces hommes-là ?

- Bien sûr que non. Et toi non plus !
- Ah ? Crois-tu ? Tiens, je rencontre ce soir, dans la rue, le dernier du rang, tu vois, le petit. Il marche devant moi. Si je dis : « *Militaire ?* », crois-tu qu'il s'arrêtera pour savoir ce que je lui veux ?
- Assurément.
- C'est donc que je l'ai appelé par son *nom*. Et, au lieu de dire « militaire », si je dis « *Soldat ?* », s'arrêtera-t-il aussi ?
- Certainement.
- Deuxième *nom*... Et « *Troupier ?* »
- Il s'arrêtera.
- Troisième *nom*. Et si c'était n'importe lequel de ces hommes-là, il s'arrêterait ?
- Bien sûr !
- Oui, parce que ces trois *noms* : *militaire*, *soldat*, *troupier*, appartiennent à tous ces hommes ; ce sont des **NOMS COMMUNS** à tous les hommes qui logent dans cette caserne, comme une cour *commune* appartient à tous les locataires d'une même maison. Mais, Louisette, si le caporal, tout à l'heure, avait fait l'appel en criant ces noms : « *Militaire ?* », ou « *Soldat ?* », qui aurait répondu ?
- Tout le monde !
- Oui, et le pauvre caporal aurait été bien embarrassé ; c'est pour éviter cela qu'il avait sa liste. Et qu'y avait-il, sur sa liste ?
- Les noms des soldats.



- Alors ? Fantassin ? Troupier ? Militaire ?
- Non, leur vrai nom, à eux !
- Justement ! Le nom qui *appartient à chacun, et pas au voisin...* Dis-donc, Louissette, ton papa a-t-il une *propriété* ?
- Oui, tu le sais bien : à Chatou !
- Et à qui est-elle ?
- A lui, papa, puisqu'il en est le propriétaire !
- Bon. Et ce soldat, là, est-il propriétaire ?
- Ça, je n'en sais rien...
- Il n'a peut-être pas de maison à lui, ce garçon, ni de champ, ni de bois. Mais il est tout de même propriétaire de son nom, qui est Rousseau.
- Tu le connais donc, Tonton ?
- Non, mais quand le caporal a nommé Rousseau, c'est lui qui a répondu « Présent ! ». Je sais que c'est Rousseau depuis ce moment-là. *Rousseau* est son **NOM PROPRE**, celui qui permet de le reconnaître parmi tous ses camarades, qui portent comme lui le *nom commun* de *soldat*.
- Alors, pour nommer les gens, on emploie des *noms communs* et des *noms propres* ?
- Parfaitement ! Dis-moi, quel est ton nom propre ?
- Louissette.
- Plus précisément ?
- Louissette Renaud.
- C'est cela : avec ces deux *noms propres*-là, qui sont bien à toi, dont tu es la seule propriétaire, on ne te prendra jamais pour une autre... Tandis que si on disait en te parlant : *fillette, écolière, enfant* – ce sont des *noms communs*, ceux-là – tu ne serais pas obligée de croire que l'on s'adresse à toi. Et dis-moi maintenant les noms, communs ou propres, de la gentille bête qui va japper à notre retour ?

- *Chien, animal, bête, toutou, Tom,...*
- Oui, les ***animaux ont des noms***, comme les personnes. Et les choses ?
- Non.
- Comment ? Nous serions bien ennuyés, s'il fallait nommer toutes les choses des... machins, ou des... trucs ! Voyons, Louissette : *caillou, arbre, porte, assiette,...* sont autant de noms. Il faut donc aussi des ***noms pour nommer les choses***.
- Oui, mais pas des noms propres !
- Vraiment ? Est-ce que *Chatou* n'est pas le ***nom propre*** d'une petite ville ? Et la *Seine*, le ***nom propre*** d'une belle rivière ? Les *Alpes*, est-ce un nom commun à toutes les montagnes ?

Le Tonton et sa nièce arrivaient à la maison ; Louissette se précipita sur un livre, qu'elle ouvrit.

« Je sais bien maintenant où trouver les noms, Tonton, tu vas voir !... »

Et, munie d'un crayon, la fillette souligna bien des noms : des noms communs très nombreux, des ***noms propres*** qu'elle ***reconnaissait à leur majuscule***.

Le Tonton souriait :

« C'est bien. Tu n'as souligné rien que des noms. Tu n'en as oublié que cinq.

- Vraiment ?

Tonton marqua d'un trait rouge les mots suivants : *ardeur, bonté, douceur, sagesse, frayeur*.

- Tu vois, Louissette, ces cinq-là ne sont pas gentils d'être venus se fourrer là. Mais on ne peut pas leur en vouloir. Ils ne nomment ni une chose, ni un être vivant, mais ils ***nomment quelque chose*** : de l'*ardeur*, c'est quelque chose, n'est-ce pas ? Et la *sagesse* aussi, dis ? Et la *bonté* ? La bonté, c'est même beaucoup ! *Ardeur, sagesse, bonté*, voilà encore des noms !

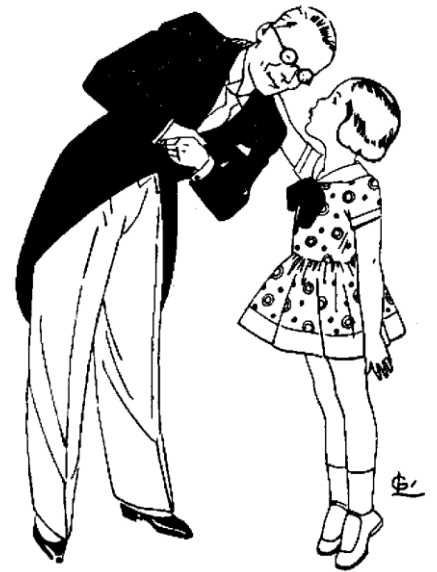
- C'est vrai... Tonton, tu me fais aimer la grammaire !

Et Louisette, après avoir considéré son oncle avec une attention admirative, lui sauta au cou, et lui dit à l'oreille :

- Si tu veux, à partir d'aujourd'hui, tu resteras Tonton Louis pour tout le monde. Mais pour moi, pour moi toute seule, tu seras Tonton Grammaire !

Ce à quoi l'oncle répondit, tout souriant :

- Merci, marraine !



III

Le chien de Monsieur Prune

Monsieur Prune possédait un chien. Ce n'était pas assurément un beau chien : on n'aurait pu dire à quelle race il appartenait. Il n'avait rien de l'orgueilleux lévrier, ni du caniche de cirque, ni du basset aux jambes torses, ni du cocker aux oreilles frisées. Mais c'était une bête agréable à regarder, et pas désagréable à entendre. En un mot, un chien qui avait quelque prix.

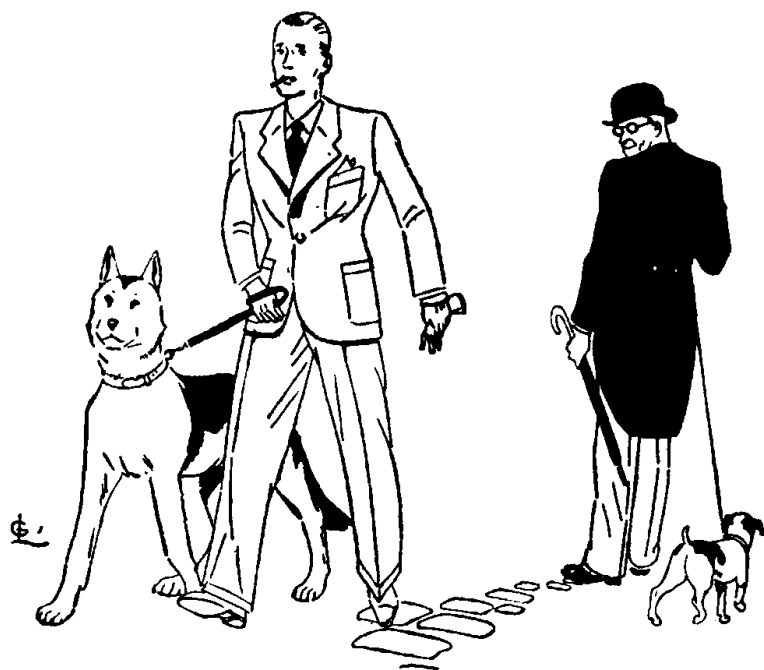
Or, Monsieur Prune voulait un berger allemand. Pourquoi ? Parce que c'était la mode. Et il était un peu honteux de son petit chien, quand il croisait dans la rue des propriétaires de bêtes magnifiques. Il voulait donc vendre Kiki.

Les marchands de chiens, dédaigneux, n'ayant pas voulu s'en charger,

Monsieur Prune eut recours aux « Petites annonces », vous savez, ces annonces qui remplissent la moitié du journal de votre papa, ces annonces qu'on lit parfois dans le train, quand on a achevé les articles, quand le paysage est monotone ou affligeant, et qu'on n'aime pas bavarder avec n'importe qui...

Monsieur Prune se préparait à célébrer par écrit les mérites de Kiki et à vanter sa valeur marchande, quand il sursauta en lisant, à la page 6, le tarif des annonces ! 2 francs cinquante le mot !

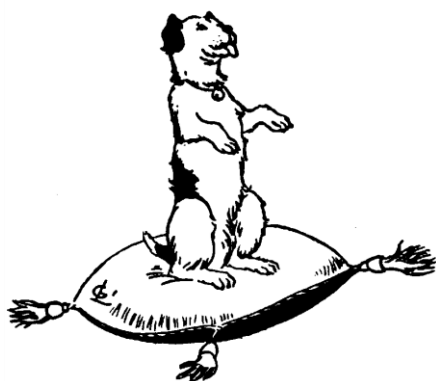
Monsieur Prune était un homme économe. Il écrivit donc ceci, à la suite de son adresse abrégée : *A vendre, un chien*. En tout huit mots : vingt francs.



Madame Prune intervint :

« Voyons, Charles, ça ne veut rien dire : un chien ! Tout le monde connaît cela : un animal domestique à quatre pattes, et qui aboie. C'est vrai pour l'énorme danois, c'est vrai pour le chien papillon qui pèse trois livres... Alors ?

- Soit : « A vendre un *petit* chien. » Ça va ?
- Les lecteurs de l'annonce sauront que Kiki n'est pas un Saint-Bernard. Mais s'ils en veulent un rouge ?
- Bon. A vendre un *petit* chien *noir* et *blanc*. Je crois que ça suffit : en voilà pour trente francs !



- Ce pauvre Kiki ! Alors, tu ne lui trouves que ces trois **qualités** : *petit, noir, blanc* ? Mais il en a d'autres ! Il en est pétri, de qualités, ce gentil Kiki ! Et pas un défaut !... Tiens, c'est moi, je suppose, qui lis l'annonce. Et je me dis : « Je voudrais bien, moi, un petit chien noir et blanc. Mais si celui-là est méchant, voleur, etc... : au diable le chien de Monsieur Prune ! »

- Tu as raison, décidément, ma femme. Foin de l'économie !

Et le journal du surlendemain contenait cette annonce :

A vendre gentil petit chien noir et blanc, intelligent, affectueux, fidèle.
S'adresser à Prune, 36 rue Cabot, Asnières sur Seine.

Cela avait coûté cinquante francs, mais Monsieur Prune vendit son chien. Kiki a maintenant d'autres maîtres dont il fait les délices, et le superbe berger allemand de Monsieur Prune a déjà égorgé une poule et éventré trois coussins du salon...



Louissette, le récit terminé, réprova la conduite de Monsieur Prune, et elle rit de bon cœur en pensant aux prouesses du berger allemand.

Tonton Grammaire était décidé à justifier le surnom dont sa nièce l'avait gratifié :



- Kiki a-t-il été acheté seulement parce qu'il était un chien ? Non. Mais parce qu'il possédait une foule de qualités. Et quels mots, s'il te plaît, Louissette, les ont fait connaître aux lecteurs des petites annonces, ces *qualités* ?
- *Gentil, petit, noir, blanc, intelligent, affectueux, fidèle.*
- Eh oui ! Il n'était pas seul, sur l'annonce, le chien de Monsieur Prune ! Il avait sept compagnons, deux devant, cinq derrière. Et des compagnons précieux : sans eux, le chien n'était rien qu'un chien, un vague chien. Grâce à eux, il devient une petite bête qu'on connaît tout de suite, et qu'on peut sans regret échanger contre quelques billets... Ces sept mots qui *accompagnent le nom*, qui en font connaître les *qualités*, sont des **ADJECTIFS QUALIFICATIFS**.
- Mais, ajouta Louissette, tous les chiens n'ont pas que des qualités ! Il y en a qui sont *méchants, malpropres, querelleurs*...
- Hélas, oui. Mais ce sont là encore des qualités ; des *qualités mauvaises*, voilà tout. *Méchant, malpropre, querelleur*, sont aussi des *adjectifs qualificatifs*.

Et *petit* ? Est-ce une qualité bonne ou mauvaise ? Personnellement, je n'en sais rien. Dis, Louissette, un *petit* bonbon, ça ne te dit rien ? Tu en préfères un gros, n'est-ce pas ? Et quand, par hasard, tu fais sur ton cahier un pâté d'encre, tu l'aimes mieux *petit* que gros ! Voilà le même adjectif qui, à ton gré, donne successivement deux qualités différentes. Nous sommes bien d'accord sur ceci : les *adjectifs qualificatifs* font connaître les *qualités des noms*. Quelles que soient ces qualités – bonnes, mauvaises, ni bonnes ni mauvaises – ce sont les adjectifs qualificatifs qui les donnent.

Et vois comme ces mots sont utiles : sans eux, ton langage est sec !

« J'ai vu un chien ».

Avec eux, le nom que tu emploies prend une autre allure :

« J'ai vu un joli petit chien noir et blanc »

Ne laisse pas, dans tes phrases, de noms tout seuls. Ils s'ennuient.

Utilise les adjectifs qualificatifs : ce sont d'excellents compagnons !



- Dis-moi, Louissette, pourquoi aimes-tu ton amie Janine ?

- Parce que nous nous entendons bien.

- Justement, vous êtes toujours du même avis, *vous vous accordez*. Grâce à cet **accord**, vous êtes d'excellentes amies ! Eh bien, le **nom** et ses compagnons les **adjectifs** sont faits pour vivre en bonne intelligence. C'est la grammaire qui le veut. Quand le nom est du féminin, l'adjectif est du féminin. Le nom est-il au pluriel ? L'adjectif se met au pluriel. Ainsi, toujours du même avis, toujours d'accord, le nom et l'adjectif se donnent gentiment la main. Et Louissette ne devra jamais oublier que ***l'adjectif s'accorde toujours avec le nom*** qu'il accompagne.



IV

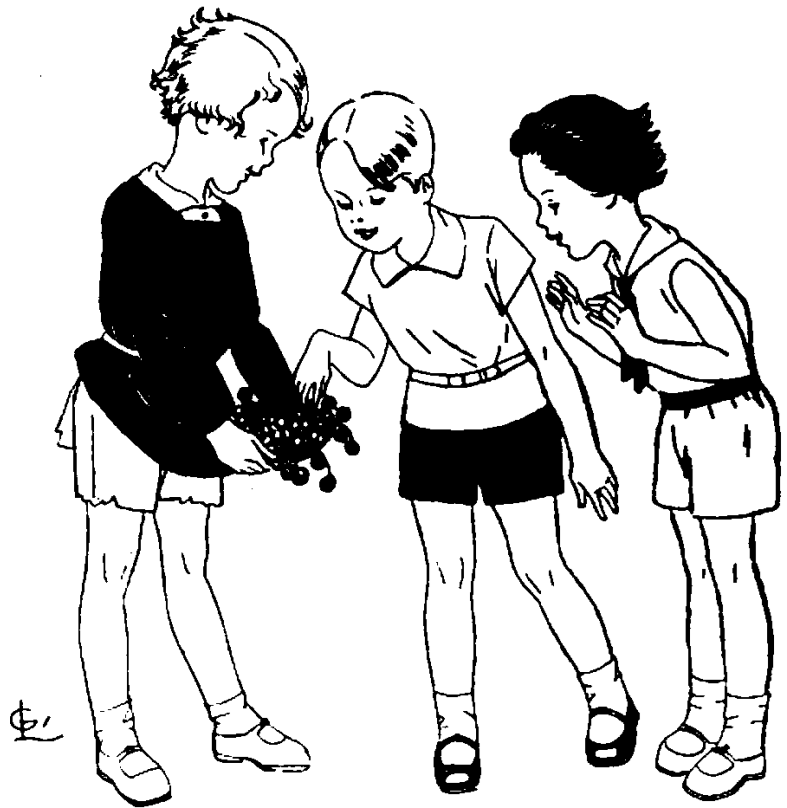
Pierre et Paul

Le père Martin possède un verger splendide : cerisiers, pêchers de plein vent, pommiers en cordon, poiriers taillés avec art, tous ces arbres vous ont un air agréable et accueillant au printemps, quand ils sont blancs ou roses, et à l'automne, quand ils croulent sous des grappes de fruits appétissants.

Mais il a un défaut, ce verger : il est quasiment dépourvu de clôture : un mur percé de brèches, une haie vive largement entaillée, un bout de treillage centenaire, et c'est tout.

Aussi les petits gars du pays, à la bonne saison, en connaissent-ils le chemin, surtout Pierre, qui est le roi des maraudeurs.

Lorsque le père Martin



constate avec désespoir la disparition d'une branche garnie de cerises, ou de quelques belles poires, il ne manque pas de se demander :

« Qui a volé ceci, ou cela ? »

Mais il connaît la réponse : c'est Pierre. Car Pierre est un *mauvais sujet*.

La vache de la mère Mathieu, au piquet, broutait tranquillement une maigre luzerne.

La corde a été coupée par une main malveillante. Et il a fallu deux heures à la vieille femme pour rattraper sa bête et la ramener à l'étable.

Qui a fait ce mauvais tour ? C'est Pierre. Car Pierre est un *mauvais sujet*.

Pierre fait ceci : c'est mal. Pierre fait cela : c'est mal. Tout *ce que fait* Pierre, ce sont de mauvaises actions.

Voulez-vous savoir *ce qu'est* Pierre ? Les cent voix du village vous répondront :

« Pierre est un maraudeur, Pierre est un menteur, Pierre est méchant, Pierre est batailleur... »

Pierre est, en vérité, un *mauvais sujet*.



La mère Mathieu, courbée sur son champ, arrachait à grands coups de crocs des pommes de terre.

La nuit tombait. Le sac n'était pas plein.

Un enfant est arrivé, a pris le croc des mains fatiguées, et, vaillamment, à tour de bras, a déterré les pommes de terre que la mère Mathieu n'avait plus qu'à ramasser.

La nuit venue, le sac était plein.

Qui a fait cette bonne action ? C'est Paul. Car Paul est *un bon sujet*.



Une bouteille a été cassée sur la chaussée par quelque maladroit. Les morceaux en sont là, aigus, tranchants, dangereux.

Un enfant peut, en passant, se blesser gravement. Un cycliste peut tomber sur ce verre. Une auto peut y crever un pneu, faire une embardée, causer mort d'homme.

Quelqu'un, du pied, repousse avec précaution dans le fossé tous ces débris de verre. Qui, à votre avis ?



Louissette a deviné : « C'est Paul ! ». Car Paul est *un bon sujet*. Tout *ce que fait* Paul, ce sont de bonnes actions. Par ce que fait Paul, on sait *ce qu'il est* : Paul est serviable, Paul est poli, Paul est doux. Voilà un *bon sujet*.

- Alors, Tonton, moi aussi, je suis un *sujet* ?
- Oui, chaque fois que tu fais quelque chose : pour l'instant, Louissette écoute. *Ecoute* est un *verbe* dont Louissette est le *sujet*. Ton oncle parle, le chat miaule (tu l'entends ?), la porte grince, en voilà des actes, des actions ! Les mots *parle*, *miaule*, *grince* sont des *verbes*.

Paul *est* aimable, Louissette *paraît* attentive, le chat *devient* vieux, la porte *semble* solide,... Nous avons ici quatre mots qui indiquent cette fois non une action, mais ce qui est, ce qui existe : *est*, *paraît*, *devient*, *semble* sont aussi des *verbes*.

Le **VERBE** est un mot qui indique *ce qui se fait* ou *ce qui est*. Comme tout personnage important, il se promène rarement tout seul : c'est bien de savoir que ceci ou cela se fait, mais encore faut-il savoir *quelle personne*, *quel animal* ou *quelle chose fait l'action* indiquée par le verbe.

Pierre est un mauvais *sujet*, *Paul* est un bon *sujet*.
Ton oncle, *le chat*, *la porte*, *Paul*, *Louissette* sont des *sujets* : chacun d'eux est le **SUJET** du verbe qu'il accompagne.



Tiens, Louissette, prends ce livre de lecture et un crayon. Encadre les verbes de cette demi-page. Tu vas en trouver beaucoup...

- C'est fait, Tonton !
- Bon, cherche maintenant, et souligne-le, le sujet de chacun de ces verbes, de cette façon : « Qui parle ? qui miaule ? qui grince ? qui est aimable ? qui paraît attentive ? »
- Voilà, Tonton Grammaire ! Mais je suis embarrassée... Tiens, lis : « Le chat achevait de manger sa soupe ». J'ai encadré deux verbes : *achevait*, et *manger*. Je vois que *chat* est le sujet de *achevait*, mais... *manger* ? Qui manger ? Ça ne peut pas se dire !?
- Non. Parfois le verbe n'a pas de sujet.
- Et ici : « *Les souris et les rats trottaient* autour de la huche. » Le même verbe peut donc avoir *deux sujets* ?
- Assurément. On peut être plusieurs êtres différents, plusieurs choses différentes à faire en même temps la même action.

Tonton Grammaire, les yeux sur le livre dont les verbes étaient encadrés et les sujets soulignés, félicita Louissette de sa perspicacité : la fillette n'avait rien oublié. Et il ajouta :

- Dis-moi donc quels sont ces mots employés comme sujets ?
- Rien que des noms, et quelques petits autres mots que je ne connais pas : ils, vous, tu.
- C'est juste. Des *noms*, que tu connais, et des *pronoms*, que tu apprendras bientôt à reconnaître. Le *sujet* de chaque verbe est presque toujours le *nom* ou son remplaçant, le *pronom*.

Le Tonton écrivit alors ceci, et invita sa nièce à remarquer les différentes figures du verbe.

*Les oiseaux chantaient. Janine chantait,
tu chantais, nous chantions.*

- Le verbe chanter est écrit ici de quatre façons différentes !
- Oui. Et avec quoi, à ton idée, l'ai-je fait *s'accorder* ?
- Sans doute avec le mot qui lui sert de *sujet* ?
- Exactement ! ***Le verbe s'accorde toujours avec son sujet.*** Voilà encore une petite phrase à retenir, une phrase qui devra fréquemment te monter aux lèvres quand tu écriras.



Une partie de pêche

Monsieur Pomme, la tête ornée d'un vaste chapeau de paille, est assis au bord de la rivière, sur un joli tapis de gazon.

Autour de lui, soigneusement rangé, se trouve tout un attirail de pêcheur : une musette garnie de pochettes, une épuisette, cinq ou six bouts de gaule en bambou, une boîte dans laquelle grouillent des asticots (pouah !), et un petit seau à poissons.



Monsieur Pomme trempe un fil dans l'eau, comme les innombrables pêcheurs qui hantent dans Paris les quais de la Seine : un fil avec un bouchon qui flotte, bien droit.

Monsieur Pomme serait heureux, seulement le soleil, avec une insistance déplacée, et en dépit du grand chapeau, cuit lentement le nez du pêcheur, qui prend peu à peu la couleur du homard ébouillanté... !

Arrivent deux pacifiques promeneurs, deux vieux amis de Monsieur Pomme, qui s'assoient doucement, l'un à sa droite (Monsieur Prune), l'autre à sa gauche (Monsieur Nèfle).

Le pêcheur a répondu d'un imperceptible signe de tête à leur bonjour. Et les deux nouveaux venus entament à voix basse une discussion sur la chute probable du ministère. Ils ne sont pas du même avis. Monsieur Pomme pourrait les départager. Mais il ne souffle mot. Et, quand on l'interroge, il répond gravement :

- Pomme pêche.

Ou plutôt non, il ne répond pas ainsi : il dit tout bonnement, au lieu de se servir de son nom, que les deux autres connaissent bien :

- Je pêche.

Voilà un petit mot de deux lettres qui en dit long. Oui, il remplace Pomme : il est mis *à la place d'un nom*, c'est un **PRONOM**.

Monsieur Prune va répondre :

- Pomme pêche, mais Pomme ne prend rien.

Croyez-vous qu'il s'exprimera ainsi ? Non. Il dit, de façon, bien plus simple, à son vieux camarade :

- *Tu* pêches, mais tu ne prends rien.

Tu est aussi un *pronom*. Monsieur Nèfle ajouterait en souriant :

- Pomme pêche, mais Pomme ne prend rien.

Seulement il préfère :

- *Il* pêche, mais *il* ne prend rien.

Il est un nouveau *pronom*.

Tonton Grammaire, arrivé fort à propos avec sa nièce, a déjà fait à Louissette le commentaire de cette petite conversation. Il ajoute :

- Il y a sur la berge *trois personnes*. La première dit : « *Je* pêche. » ; la deuxième lui parle : « *Tu* pêches » ; la troisième dit de lui : « *Il* pêche ».

Le pronom *je* désigne la *première personne*, parce que quand on parle, on se considère comme la personne la plus importante.

Le pronom *tu* est dit de la *deuxième personne*, parce que quand on s'adresse à quelqu'un, cette personne est la deuxième personne la plus importante.

Il est un pronom dit de la *troisième personne*, parce que cette personne ne vient qu'après les deux premières.

Comme ces trois pronoms concernent des *personnes*, ils sont appelés **PRONOMS PERSONNELS**.

Mais le bouchon s'agite, s'enfonce : Monsieur Pomme a « ferré » avec vigueur (on réussit, quand on est attentif), et un superbe gardon danse maintenant sur le tapis vert. Encore un, puis un autre. Cinq, dix.

Du coup, Monsieur Prune ne se tient plus de joie : lui aussi veut tenter sa chance ! Il ajuste trois brins d'une gaule, déroule une ligne, accroche un asticot à l'hameçon... A l'eau, vite ! Ça mord !

Et Monsieur Prune, aussi heureux que son voisin, tire un gardon, puis d'autres. Quelle pêche miraculeuse !

Si Monsieur Nèfle ouvrait la bouche, les deux pêcheurs lui répondraient, d'une commune voix :

- *Nous* pêchons !

Nous, qui remplace Pomme et Prune, est aussi un *pronom*. Il est au *pluriel*, puisqu'il remplace deux noms ; et il est dit de la *première personne*, puisque dans *nous* il y a *je*.

Arrive un badaud, qui interroge bien inutilement les deux chevaliers de la gaule :

- *Vous* prenez du gardon ?

C'est Monsieur Nèfle qui répond, d'un air important :

- *Ils* prennent du gardon.

Vous et *ils* sont deux autres *pronoms personnels*, tous deux au *pluriel*. *Vous*, dans lequel il y a *tu*, est dit de la *deuxième personne*. *Ils* est donc un pronom de la *troisième personne*.



Le Tonton poursuit :

- Mettons ces trois nouveaux mots en regard des trois découverts tout à l'heure. Nous aurons **six pronoms personnels** :

. **je, tu, il** (ou elle) : 1^{ère}, 2^{ème} et 3^{ème} personnes du **singulier**,

. **nous, vous, ils** (ou elles) : 1^{ère}, 2^{ème} et 3^{ème} personnes du **pluriel**.

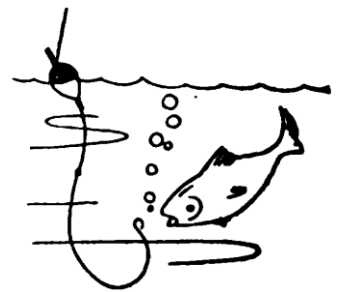
C'est avec ces six mots, Louisette, que nous **conjuguons les verbes**, qui sont pour les écoliers les mots les plus difficiles, ceux qui changent de figure à chaque instant, ceux qui sont le plus **variables**.

Tu as déjà, Louisette, souvent conjugué des verbes. Tu as donc employé fréquemment les **pronoms personnels**.

Sais-tu pourquoi on a inventé les **pronoms**, puisque l'on avait les noms ? Par paresse ? Non. Mais il serait un peu bête de dire en six lignes ce qu'on peut dire en trois. Cela ferait perdre du temps. Cela fatiguerait ceux qui écoutent, tu vas voir.

Le Tonton prit une feuille blanche dans son portefeuille, décapuchonna son stylo et se mit à écrire ceci, qu'il lut un moment après à sa nièce :

*Monsieur Pomme a jeté à l'eau sa
ligne. Monsieur Pomme regarde sa
ligne. La ligne agite la ligne.
Monsieur Pomme tire brusquement sa ligne. Un
gardon frétille. Le gardon est pris. Le gardon tombe
sur l'herbe. Le gardon agite le gardon. Le gardon est
mort... Monsieur Pomme prend le gardon et met le
gardon dans la musette...*

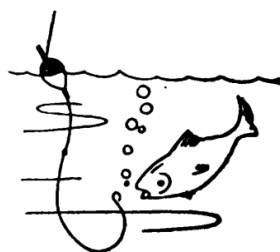


Louissette s'écria :

- Arrête ! Assez, assez ! A bas les noms ! Ecoute, Tonton, s'il me fallait lire un long récit composé sur ce modèle, je crois que je n'aurais jamais le courage d'aller jusqu'au bout...
- Et je te comprendrais, fillette. T'en ai-je lancé des Monsieur Pomme, et des lignes, et des gardons ! Pourtant, c'était compréhensible. Mais d'une lourdeur... Voici le même texte, un peu plus agréable, à mon avis :

Monsieur Pomme a jeté à l'eau sa ligne. Il la regarde. Elle s'agite. Il la tire brusquement. Un gardon frétille. Il est pris. Il tombe sur l'herbe. Il s'agite, il est mort. Monsieur Pomme le prend et le met dans la musette.

- A la bonne heure !
- Voilà : c'est clair, court, simple. Oui, c'est simple. J'ai chassé les noms, ceux qui n'étaient pas indispensables, et j'ai mis à la place de chacun un pronom. Il y en a treize, tous de petits mots, bien pratiques, vite écrits, et qui donnent un air de légèreté au lourd récit de tout à l'heure. Vivent les pronoms !



VI

La sieste interrompue

Au plus fort de l'été, Tonton Grammaire avait l'habitude de faire après le repas de midi un petit somme. Habitude respectable, quand on atteint la cinquantaine et que le thermomètre indique trente degrés à l'ombre.

D'ordinaire, Tonton s'étendait sur une chaise-longue sous le tilleul-boule au feuillage épais qui ornait le devant de la maison, et il passait là une heure bien paisible.

Ce jour-là, il venait d'écrire après déjeuner une lettre urgente. L'enveloppe close, le Tonton rangeait son stylo quand il sentit ses paupières s'alourdir. Accablé de sommeil, il jugea toute résistance inutile et, la tête appuyée sur son avant-bras replié posé sur le bureau, Tonton s'assoupit.

Il dormait depuis dix minutes quand un léger bourdonnement troubla son sommeil. Dans la salle, ni mouche, ni moustique. Pas un avion là-haut, dans le ciel d'un bleu sans tache. Médor ronflait, mais dans sa niche, au fond du jardin. D'où pouvait donc venir ce bourdonnement ?

Le Tonton souleva légèrement la tête, se gratta l'oreille, mais ne daigna pas ouvrir les yeux.

Le bourdonnement s'accrut. On eût dit qu'il prenait naissance dans le bureau même. Pourtant, il n'y avait dans les tiroirs aucune mécanique. Et le bois, ça ne bourdonne pas, d'ordinaire !

Le Tonton prêta l'oreille. Il lui sembla qu'on se chamaillait, sous son bras, et il entendit beaucoup de petites voix qui criaient tant qu'elles pouvaient, mais sans réussir à faire beaucoup de bruit :

« Féminin ! » « Masculin ! » « Pluriel ! » « Singulier ! »
« Masculin ! » « Singulier ! » « Féminin ! »

Le Tonton se dressa sur sa chaise, se frotta les yeux, et, bien éveillé, s'écria :

« Ma parole, je crois bien que je rêve ! Ah çà ! La grammaire viendrait-elle me troubler, à mon âge ? Il faudra que je voie le docteur ! »

Soudain, son regard tomba sur le bureau, et il aperçut un cahier d'écolière, le cahier de Louissette, sa nièce.

« J'ai bien choisi mon oreiller ! »

Le Tonton ouvrit délicatement le cahier, et le bourdonnement cessa sur le champ. Un cahier qui bourdonne ? Il y a bien des dessous de plat à musique, mais des cahiers ! Pourtant, Tonton en était sûr, le cahier avait bourdonné !

Alors, intrigué, l'oncle regarda avec attention les devoirs de Mademoiselle Louissette. Ah ! mes amis ! Des fautes, des fautes encore, et encore des fautes !

Le Tonton comprit : l'oreille toute proche du cahier de Louissette, il avait entendu *la querelle des mots*.



Louissette avait écrit : *Les beau jours*

Et *jours*, qui disait **pluriel**, reprochait à son compagnon *beau* d'être demeuré au **singulier** !

La petit souris, avait écrit l'étourdie. Et la *souris*, **féminin**, reprochait à *petit* de crier **masculin** !

Les animaux mange, pouvait-on lire. Et *animaux* reprochait à *mange* d'avoir oublié de mettre son habit de **pluriel**.

Ainsi, dans cette malheureuse petite page, et par la faute de Louissette, les mots se querellaient, les mots n'étaient pas du même avis, les mots ne s'accordaient pas. D'où le tapage...

Tonton grammaire sourit. Et Louissette arriva.

« Tu n'es pas gentille, fillette : tu m'as réveillé !

- Ah ! non, Tonton, tu ne dormais plus !
- Si. J'étais couché sur ton cahier, que je n'avais pas remarqué, et que tu aurais dû bien ranger. J'ai entendu se disputer un tas de mots que tu as écrits ce matin. Et leur bourdonnement m'a réveillé, voilà ! »



Des mots qui bourdonnent ? Louissette était pétrifiée. Le Tonton ajouta :

« Dis-moi, Louissette. De quelle couleur est mon mouchoir que voici ?

- Blanc.
- Non. Il est noir.
- Non, Tonton ! Il est blanc !
- Je te répète qu'il est noir... Sommes-nous d'accord ?
- Ah, non, par exemple !
- Donc, si je dis noir, et toi blanc, nous ne nous accordons pas ?
- Pas du tout.
- Et si je dis, comme toi, que mon mouchoir est blanc – ce qui est vrai – nous nous entendrons bien, nous nous accorderons ?
- Mais oui...
- Eh bien, Louissette, ouvre ton cahier, et regarde, ici : *souris* dit **féminin**, et son voisin *petit*, **masculin**. Ces deux mots sont-ils d'accord ?
- Pas plus que nous deux il y a une minute...

- Bon. Et ici : les *animaux* – qui sont *plusieurs*, il me semble – *mange*, au *singulier*. Il n’y a donc à manger que pour un ?

Voilà pourquoi ces mots-là se disputaient tout à l’heure, tout près de mon oreille. Voilà pourquoi le bruit de leur querelle a interrompu mon somme. Et la coupable, c’est la petite fille qui n’a pas voulu *les faire accorder*, c’est Louissette !

- Tu les as vraiment entendus, Tonton ?
- Non, petite. C’est une histoire ! Mais si tu veux faire plaisir à Tonton Grammaire, une autre fois cache ton cahier, ou *mets d’accord* tous ces mots qui sont faits pour s’entendre !

Voyons... L’*adjectif s’accorde* avec... ?

- Avec le *nom*.
- Et *le verbe s’accorde* avec... ?
- Avec son *sujet*.
- Et Louissette s’accordera avec Tonton Grammaire, avec ses parents et avec sa maîtresse, si elle veut bien ne plus oublier ce qu’elle vient de dire...

Sois bonne pour les mots, pauvres dessins sans défense. Fais toujours *accorder* l’adjectif avec son compagnon le nom, *accorde* toujours le verbe avec son inséparable sujet, et ainsi le Tonton, couché par mégarde sur un cahier de bonne écolière, pourra faire paisiblement sa sieste après son repas !

Louissette a profité de la leçon : quand elle a terminé un devoir de grammaire, elle le relit, elle fait de son mieux pour que la bonne harmonie règne entre tous les mots qu’elle vient d’écrire.

Car le Tonton sait lui remettre en mémoire l’histoire des mots mécontents : passe-t-il silencieux devant le cahier ouvert ? Pas de faute ! Avec un léger murmure, lèvres serrées ? Il faut encore relire, Louissette ! En imitant le trombone-solo du jazz-band ? Alors, c’est la catastrophe...



VII

Dans un pré...

Il est bien joli, ce pré verdoyant, entouré de grandes barres blanches, avec cent pommiers tous semblables, plantés à de larges intervalles bien réguliers.

Ils sont bien jolis, les quatre chevaux qui, sans le moindre piquet, sans licol, y pâturent librement et font sur l'herbe verte de folles gambades.

Même les deux baudets, qui errent placidement dans ce pré, s'arrêtant de-ci de-là pour brouter une largeur de langue de petit trèfle, ont un air sympathique.

C'est sans doute parce que le pré appartient à Tonton Grammaire, qui est le meilleur des hommes, à Tonton chez qui Louissette est venue passer une quinzaine de vacances.

Les voilà tous les deux, l'oncle et la nièce, à la barrière, avec Prosper, l'homme à tout faire de la maison.

- Prosper, dit le Tonton, voulez-vous me seller un cheval, je vous prie ?

Prosper regarde son patron d'un air étonné : *un* cheval ? Il y en a quatre, là. Un au Tonton, un à Prosper, deux au voisin. Et ils sont tous quatre de même taille ou presque, et presque de même poil. Alors ?

Oui, *un* cheval, c'est *vague*, aussi vague que le *un* chien à vendre de Monsieur Prune.

Prosper sellera-t-il n'importe lequel ? Non, car le Tonton, témoin de son embarras, ajoute aussitôt :

- *Mon* cheval, bien sûr...

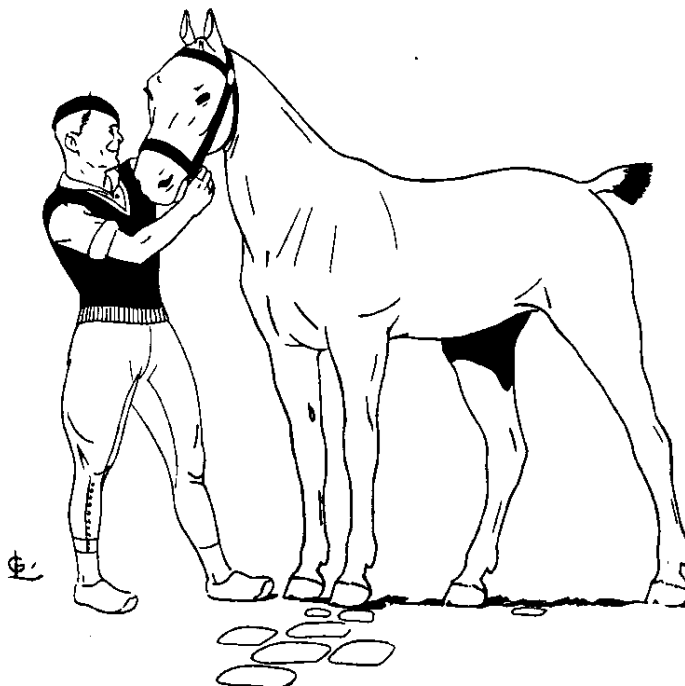
Du coup, Prosper ouvre la barrière, pénètre dans le pré, s'approche doucement de la cavalerie immobile et attentive, et passe au cou du cheval désigné un bridon en cuir jaune.

- Tu vois, Louisette, dit le Tonton : un mot, un seul, et Prosper a compris. Il a garni du bridon non pas un cheval quelconque, mais celui que je désirais. Grâce à quel mot ?

- *Mon.*

- Oui. Ce mot est-il un nom ?

- C'est *cheval* qui est un nom.



- Bien. Et non seulement *mon* accompagne cheval, mais il le **détermine** : il détermine, il **dit exactement de quel** cheval **il s'agit**. *Mon* fait savoir à **qui** l'animal appartient. Comment appelle-t-on celui **qui possède** quelque chose ?

- Un propriétaire : tu m'as déjà dit, Tonton, que le plus misérable sans-le-sou est au moins propriétaire... de son nom propre.

- C'est juste. Mais celui qui possède, on peut aussi le nommer un **possesseur**. Tiens, on disait hier devant moi : « L'Américain Rockefeller est possesseur d'une immense fortune. »

Veux-tu essayer de baptiser le mot *mon*, dont du sais déjà qu'il est un déterminant, ce mot qui a supprimé l'embarras de Prosper en lui faisant savoir exactement quel cheval je désirais voir seller ?

- Oui, c'est un déterminant poss... un **DETERMINANT POSSESSIF**.

Prosper revenait, tenant par la bride le cheval sellé.

- Voilà, Monsieur, *votre* cheval.

- Merci bien, Prosper !

Et, se tournant vers sa nièce, le Tonton poursuivait :

- Louisette, la vois-tu, maintenant, la petite troupe des déterminants possessifs : *mon, ton, son, ma, ta, sa, notre, votre, leur, mes, tes, ses, nos, vos, leurs* ? Il y en a quinze, que nous utilisons à tout moment !



Hop ! Le Tonton enfourcha son cheval et ajouta :

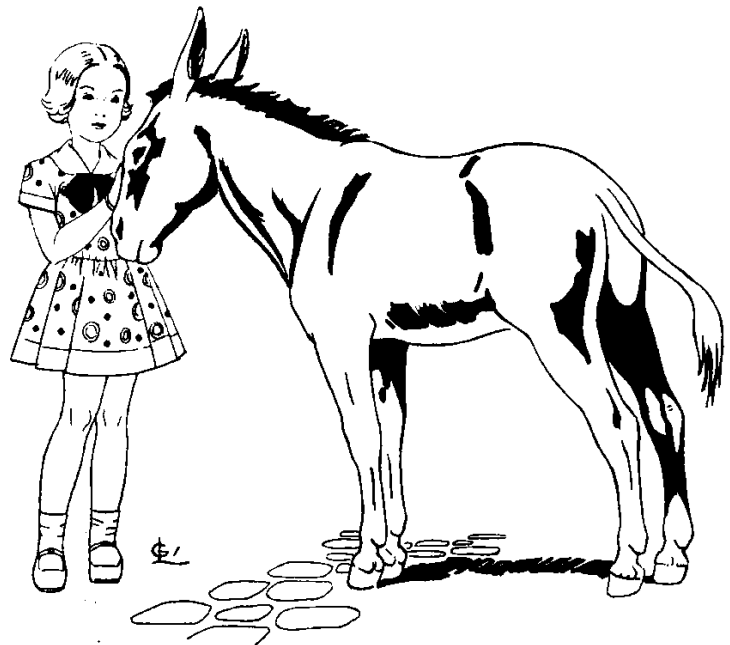
- Veux-tu que nous attelions un âne à la charrette ? Tu conduiras. Je t'emmène.

Vous pensez si Louisette battait des mains !

- Choisis.

C'était facile à dire ! Les deux grisons se ressemblaient comme une goutte d'eau ressemble à une autre goutte d'eau du même réservoir.

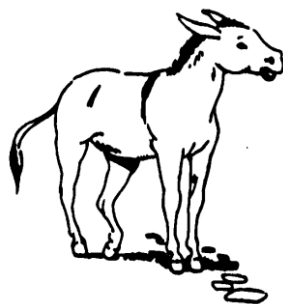
- Je choisis le plus doux.
- Ils sont également doux.
- Alors, fit Louisette sans conviction, en montrant du doigt le grison le plus rapproché de la barrière : *cet* âne.
- Ne bouge pas, ajouta l'oncle : que fais-tu ?
- ***Je te montre*** l'âne que je voudrais.



- Dis-moi alors le nom de ce nouveau **déterminant**, *cet*, répliqua l'impitoyable Tonton Grammaire, et je t'accorde sur le champ ton permis de conduire.
- Ce n'est pas un possessif...

- Non, on l'emploie pour faire connaître *en montrant*. C'est un déterminant...
- Montr...
- C'est un peu moins simple : on l'appelle **DETERMINANT DEMONSTRATIF**.
- Il y en a beaucoup ?
- Voyons : tu aurais dit « *ce* baudet, *cette* chèvre, *ces* ânes », et voilà tout. Il y a trois déterminants démonstratifs, qui ont tous *c* pour lettre initiale.
- Et *cet*, tu ne le comptes pas ?
- Si tu veux. Mais *cet*, c'est *ce*. Seulement tu ne dis pas *ce* arbre, *ce* écolier, *ce* homme : tu dis... ?
- Je dis *cet* arbre, *cet* écolier, *cet* homme.
- Oui, on a eu l'idée d'ajouter un *t* pour rendre le langage plus coulant, plus agréable, et on a bien fait...
Le *déterminant démonstratif*, encore un compagnon du nom qu'il faut connaître, reconnaître, et ne plus oublier !

Là-dessus, l'oncle et la nièce, bien sagement, au pas, l'un à cheval, l'autre toute seule dans la charrette – et elle n'était pas peu fière, Louissette ! – prirent le chemin ombragé de la forêt.



VIII

Trois orphelins

Comme Line, Berthe et Louissette visitaient pour la dixième fois la basse-cour de Germaine, Line, qui inspectait le clapier et se pâmait d'admiration devant trois petits lapins réfugiés au fond de leur logette, poussa soudain un cri d'effroi :

- La mère ne bouge plus ! Elle est morte !
- Mais non, elle dort !
- Si elle dormait, on la verrait respirer...

Germaine arrivait. Elle ouvrit la porte grillagée, empoigna par le milieu du dos la bête étalée, qui ne fit pas le moindre mouvement, et qui, posée à terre, demeura inerte, toute raide dans sa belle robe blanche.



Les fillettes étaient pétrifiées. La fermière s'en alla, en disant :

- Je vais me dépêcher de la dépouiller. Une peau comme cela, ça vaut dans les sept à huit francs.

Line, les yeux pleins de larmes, regardait les trois lapins qui, au fond de la logette, ne formaient plus qu'une masse de poils blanche et grise, et immobile.

- Ils vont mourir, ces pauvres orphelins ! Ils étaient encore ! Ils sont trop petits pour manger tout seuls...

La fillette eut une idée généreuse :

- Si nous les adoptions ? Nous en aurions chacune un. On peut leur faire boire du lait dans une soucoupe, pendant quelque temps. Puis ils se mettront à manger, et ils seront sauvés !

La fermière, consultée, approuva ce dessein. Elle manquait de temps pour s'occuper des trois orphelins. Les enfants pouvaient bien veiller sur eux.

- Du reste, ils auront un mois dans trois jours. C'est presque le moment de les sevrer ; je veux bien vous les confier. Vous les ferez boire trois fois par jour. Mais... ne les aimez pas trop, car, à les serrer comme je vous l'ai déjà vu faire, vous ne tarderiez pas à les étouffer !

Sur leur promesse d'être raisonnables, la fermière laissa les enfants choisir chacune leur nourrisson.

- Je prends le tout blanc, déclara Berthe.
- Le mien, ce sera le gris, ajouta Line.
- Et le mien, le dernier, conclut Louissette. Il me plaît, d'abord, avec sa gorgerette noire.

Tonton Grammaire passait par là. Il voulut pouvoir reconnaître les enfants adoptifs et se pencha pour examiner les hôtes de la logette.

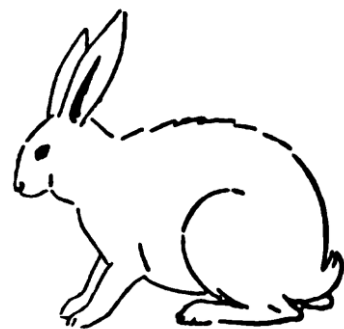
- Voici *le mien*, montra Louissette. *Celui-là*, le tout gris, c'est *celui* de Line.
- Et *le tien* ?, ajouta le Tonton en s'adressant à Berthe.
- Mon *mien* ? C'est le tout blanc, répondit Berthe, qui avait cinq ans.

L'oncle sourit, et, s'adressant plus particulièrement à sa nièce :

- Vous m'avez renseigné parfaitement *sans employer un seul nom*. C'est un tour de force ! *Le mien, le tien, celui, celui-là*, dis-moi, Louissette, que peuvent bien être ces mots-là ? Des verbes ? Des adjectifs ? Des déterminants ?

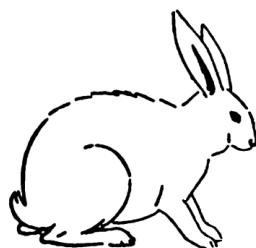


- Ah ! Tonton, ce n'est pas bien, de me tendre un piège, répondit Louissette avec malice. On dirait que tu parles à Berthe ! Mais Berthe n'y connaît rien, elle, à la grammaire... Ces mots-là, ce sont des **pronoms**, et quand on a des pronoms, ça chasse les noms, tu me l'as souvent répété !
- Fort bien ! *Le mien*, qu'est-ce que cela veut dire ?
- *Mon lapin*.
- Tu connais bien ces deux mots-là, je pense ?
- Oui : *mon* est un *déterminant possessif*, et *lapin* est un *nom*.... Donc *le mien*, qui remplace un nom et son déterminant possessif, est un... **PRONOM POSSESSIF** !
- Bravo ! Voilà comment, quand on fait bien attention aux mots, on invente à nouveau la grammaire ! **A chaque déterminant possessif correspond un pronom possessif** : *le mien, la mienne, les miens, les miennes, les tiens, les nôtres*, etc,... Tous ces mots-là marquent nettement la **possession**, la propriété. Berthe, elle, trouve que ce n'est pas suffisant : elle disait tout à l'heure, en parlant de son lapin « *mon mien* ». Autant dire « mon lapin à moi ». On ne dit pas *mon mien*, Berthe. Une fillette de cinq ans n'est plus un bébé. Le mien, le mien. Et on ne te le prendra pas, va !
Si je me rappelle bien, Louissette, en me montrant le lapin tout gris, tu me disais tout à l'heure « *Celui-là, c'est celui* de Line. », n'est-ce pas ?
- Oui, Tonton !
- Encore une nouvelle famille de **pronoms**. On ne peut pas employer *celui-là*, par exemple, sans **montrer**. Et ce mot a un air de parenté avec *ce*, le déterminant démonstratif. C'est donc un... ?
- Un **PRONOM DEMONSTRATIF** !



- Juste ! Et celui devient *celle, ceux, celles*, selon le nom qu'il remplace. En rattachant à ces quatre pronoms, par un trait d'union, *ci* et *là*, on fait de cette petite famille une famille nombreuse : *celui-ci, celui-là, celle-ci, ceux-là...* etc... Berthe serait capable de me les énumérer tous !

Mais Berthe, qui caressait Petit-Gris, vite baptisé, se souciait bien des *pronoms démonstratifs* !



IX

Un désastre

Tout près de la maison de campagne de l'oncle de Louissette, à l'orée de la forêt de Villers-Cotterets, se dresse une petite ferme – propriété du Tonton – dont Prosper a la charge, avec sa femme Germaine.



Prosper soigne les chevaux, fait les labours, les foins, la moisson. Germaine s'occupe des trois vaches et règne sur la basse-cour.

C'est une basse-cour modèle, que Germaine fait visiter avec orgueil aux invités du Tonton. Oies dodues, dindes aux pattes vernissées, pintades à cocarde, poules et coqs tout blancs, canards multicolores, et pigeons-paons qui font la roue : de magnifiques familles. Germaine a raison d'en être fière.

Pourquoi donc, ce matin de septembre, court-elle en larmes chez le Tonton ? Ecoutez-la :

- Monsieur ! Monsieur, c'est un désastre ! Des bêtes sont venues cette nuit dans le poulailler, sans doute des fouines. Un vrai carnage, Monsieur ! Du sang, des plumes partout... Ah ! mes pauvres bêtes ! Comment ai-je pu laisser la porte entrebâillée ? C'est un désastre, Monsieur, un désastre !

Et Germaine, qui sanglotait, s'effondra sur une chaise en cachant sa figure dans son tablier bleu.

L'oncle partit seul, alla visiter la basse-cour, et, en homme qui avait fait la guerre et qu'il fallait de rudes choses pour émouvoir, consola la fermière.

- Voyons, Germaine. Oui, c'est une fouine, sans doute. Mais pas un régiment de fouines. Il en reste, des volailles... Le dommage n'est pas si grand. Ah ! quand on demeure comme nous à la lisière d'une forêt, il faut s'attendre à la visite de ces bêtes de proie... Allons, consolez-vous, et allez faire l'inventaire du reste.

Quand Germaine revint, elle larmoyait encore un peu, mais un petit peu seulement :

- Il me manque des oies, des dindes, des poules et des coqs. Il n'y a que les pigeons et les pintades qui soient au complet.

Ce à quoi Tonton répliqua :

- Voyons, Germaine : des..., des..., des..., me voilà bien avancé ! Trois oies, ou quarante ? Dix poules, ou cinq ?
- Tenez, Monsieur, je l'ai écrit. Voilà mon papier.

Et Tonton lut :

- Quatre oies, deux dindes, huit poules, six coqs... Tout cela disparu ?
- Non, Monsieur. La bête en a emporté, le reste est égorgé sous les pondoirs, mais on n'en pourra rien faire : trop jeune, et si sali, si saccagé, si peu appétissant...
- Allez, Germaine, c'est un désastre réparable ; séchez vos larmes. Nous vous aiderons. Mais n'oubliez plus de fermer vos portes !
- Ca, Monsieur peut en être sûr !...

Germaine partie, Tonton Grammaire, près de qui Louissette émue s'était réfugiée, ne laissa point passer une si belle occasion :

- Tu as entendu, Louise, Germaine énumérer les victimes : des oies, des dindes, des poules. Est-ce précis, cette façon de parler ? Cela donne-t-il vraiment une idée du **nombre** des victimes ?
- Ma foi, non.
- J'aime mieux le papier de Germaine : *quatre* oies, *deux* dindes, *huit* poules, *six* coqs. Du coup, je comprends, grâce aux mots *quatre*, *deux*, *huit*, *six*, qui accompagnent les noms des bêtes disparues en **déterminant leur quantité**. Comment appelons-nous ces mots, dis-le vite ?
- Encore des **déterminants**.
- Mais oui, une nouvelle famille de déterminants qui, ceux-là, font connaître le **nombre**... Louise, as-tu déjà participé à une loterie, à une tombola ?
- Oh, oui, souvent, mais je ne gagne jamais !
- Pas de chance... Et que t'avait-on donné, ou vendu, pour ces tombolas ?
- Des tickets avec des numéros. Le dernier, c'était 1 000. Tu ne sais pas pourquoi je m'en souviens ?
- Je m'en doute... Un **numéro**, c'est un **nombre**. Et le déterminant qui fait connaître le nombre, c'est le déterminant... ?
- Numéro ?
- Non, mais le déterminant numéral. On dit un déterminant numéral, des déterminants **numéraux**. Ils indiquent une **quantité**, c'est pourquoi on les appelle les **DETERMINANTS NUMERAUX CARDINAUX**. Sans eux, Germaine n'aurait pas pu nous déterminer l'étendue de son « désastre ». Crois-tu qu'il y en ait beaucoup ?
- Oui, puisqu'il y a beaucoup, beaucoup de nombres : vingt, cinquante, cent, dix-huit, etc..., etc...

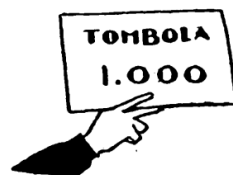




- Louisette, place ta main ouverte, là, devant moi.
- Voilà.
- Combien de doigts as-tu ?
- Cinq.
- Montre-moi le *troisième* doigt, le *cinquième* doigt.
- Voilà...

- *Troisième, cinquième,* sont des **adjectifs numéraux**. Ceux-là marquent la place, *l'ordre*. Nous avons un, deux, trois, quatre, cinq doigts. Mais nous pouvons préciser leur **ordre** : le *premier*, le *deuxième*, le *troisième*, etc...

Les **adjectifs numéraux** accompagnent le nom en y ajoutant une idée de rang, d'ordre. C'est pourquoi on les appelle les **ADJECTIFS NUMÉRAUX ORDINAUX**.

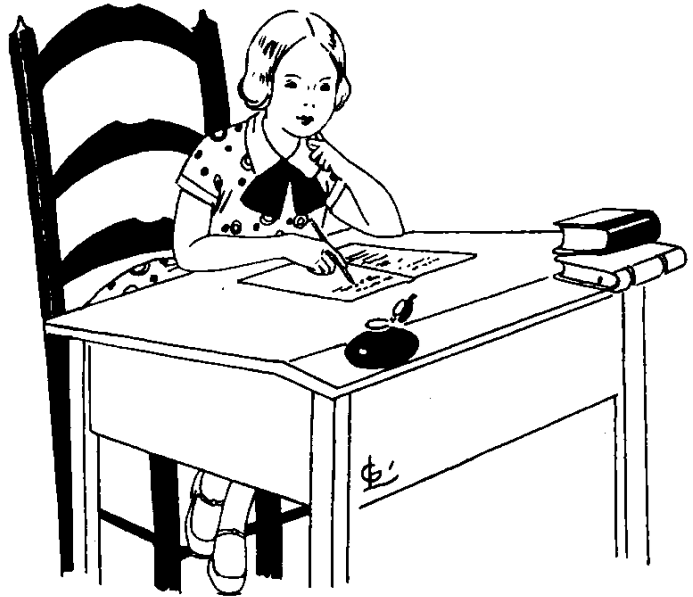


X

Il ne faut pas se fier aux apparences

Deux jours après le « désastre » qui avait affecté si gravement la basse-cour, Louisette mérita une punition : elle avait désobéi, et une enfant qui désobéit mérite d'être punie.

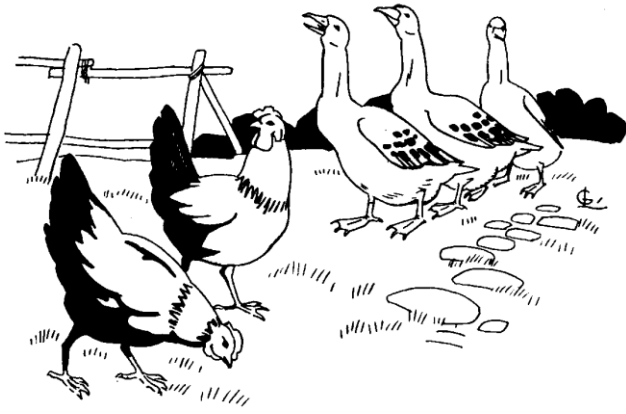
On n'allait pas fouetter Louisette, mais on pouvait condamner cette petite bonne femme à une demi-heure de prison dans le bureau du Tonton. C'est un séjour plaisant, seulement il faut avoir la permission d'y jouer avec Berthe et Simone à la dame en visite... Quant à être seule dans le bureau, en compagnie d'un porte-plume, d'un cahier, et d'un papier du juge, cela n'est pas gai... Et puis l'encre, ça donne des idées... noires, vous ne trouvez pas ?



Louisette déplia le papier du juge, du terrible Tonton qui l'avait condamnée, et lut :

« A la place des nombres qui précèdent chacun des noms écrits ci-dessous, Louisette écrira lisiblement les *déterminants numériques* convenables. »

Le Tonton avait rassemblé là les noms de tous les animaux qui peuplaient l'écurie, les étables et la basse-cour, du cheval au poussin, et les noms des vilaines bêtes capables de dévaster un poulailler, du renard à dame belette.



Et il y en avait, de tous ces animaux, des centaines, des mille parfois, de quoi remplir une gigantesque ferme et une immense forêt !

Louissette lisait : 3 748 chevaux, 2 955 poules, 545 fouines, etc...

Elle prit son porte-plume sans enthousiasme, mais, à la réflexion, elle se réconforta en songeant qu'elle aurait tôt fait d'achever cette peu intéressante besogne. Et elle écrivit :

Trois mille cent quarante-huit chevaux
Deux mille cent cinquante poules

Comment ? Elle n'avait fait que les poules et les chevaux, et ça tenait presque trois lignes ! Alors, elle en avait pour une heure, à copier les six lignes du Tonton ?

Mais oui, Louissette : les chiffres ont du bon, mais les **déterminants numériques** sont les plus longs de tous les déterminants ! On se dit : « Six lignes, ce n'est rien ! » Erreur, apparence trompeuse : six lignes, cela fait une grande page...

Louissette écrivit encore un peu, puis, à l'idée qu'elle ferait certainement des fautes à ces vilains mots qui n'en finissaient pas, soudain découragée, elle se mit à pleurer.

Tonton Grammaire n'était pas un barbare. Il intervint paternellement, consola sa nièce, et termina la leçon du « désastre ».

- Oui, les **déterminants numériques** sont souvent très longs, mais ils sont cependant faciles à bien écrire : si tu en connais 23 (vingt-trois), tu pourras écrire en lettres tous les nombres.
- Vraiment ?

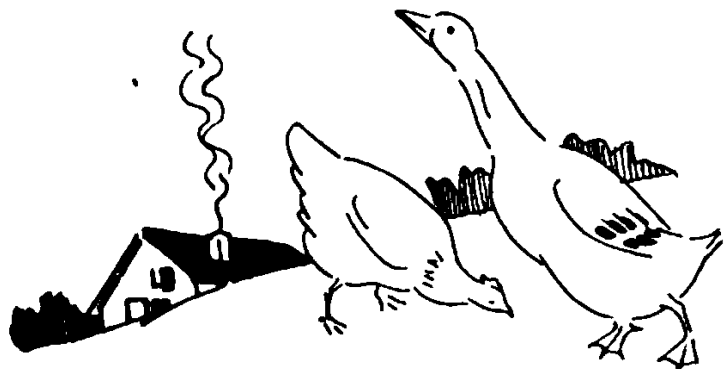
- Ecris ce que je te dicte : *un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, cent, mille.*
- Et dix-sept, et quatre-vingt-dix ?
- N'as-tu pas déjà dix, et sept ? quatre, vingt, et dix ?
- Mais oui !
- Et ces **déterminants numériques** que tu n'aimes pas, ils ont une autre qualité qui les fait apprécier des écoliers : ils sont **invariables**, tu entends, Louissette ? Ils ne varient pas, ils ne changent pas, ils s'écrivent toujours de la même façon !

Seuls *vingt*, dans *quatre-vingts*, et *cent*, quand il y a plusieurs *cents*, prennent un *s*, un tout petit *s*, à condition qu'ils ne soient pas suivis d'un autre nombre. Plus tard, on t'expliquera que cette règle de grammaire est un peu plus compliquée que cela : tu écouteras avec attention ce que l'on te dira. Mais pour l'instant, cela te suffit.



Madame Prune arrivait sous la fenêtre grande ouverte :

- Bonjour, Monsieur !
Alors, vous avez eu la fouine ? Pas de chance...
Mais ce n'est pas un désastre, tout de même :
quelques poules,
plusieurs oies,...



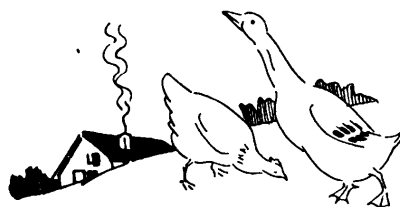
- En effet, Madame Prune, la fouine n'a égorgé ni vache ni cochon, mais elle a causé bien des larmes à la fermière...
- Pauvre Germaine...

Madame Prune partie, le Tonton rayonnait :

- Tu l'as entendue, Louisette, notre voisine ? *Quelques* poules, *plusieurs* oies... Encore de nouveaux...
- **Déterminants** ?
- Eh oui !
- Mais des déterminants qui ne veulent pas dire grand-chose !
- C'est vrai. Mais ils ont quand même leur raison d'être : *des* poules, C'est combien ? Cent, mille, aussi bien que trois ou huit. *Des* oies ? Le nombre que tu voudras. Voilà qui est absolument inconnu, indéterminé. Mais si je dis « *quelques* poules, *plusieurs* oies,... », est-ce cent poules ? Cinquante oies ?
- Ah, non ! Quatre, sept, huit, pas davantage...
- Tu as raison : *quelques*, *plusieurs*, **déterminent mal** le nom qu'ils accompagnent, mais ils le déterminent pourtant, et ces deux nouveaux déterminants, qui terminent la série, sont des **DETERMINANTS INDEFINIS**. On les emploie quand on n'a pas eu le temps de compter, quand on a une simple idée de la quantité. Ils sont peu nombreux.
Allons, Louisette, ta punition a assez duré. Je te fais grâce des 788 putois, des 1 653 belettes et autres vilaines bêtes. Le juge Tonton Grammaire t'emmène promener, parce qu'il est sûr que tu ne désobéiras plus.

Et l'oncle ajouta, en souriant mais tout bas, tout bas :

« Aujourd'hui, du moins !... »



XI

Le voleur inconnu

Louissette, couchée de tout son long sur le divan du bureau, pleurait, pleurait à fendre l'âme. Le Tonton accourut.

- Eh bien ? Eh bien, Louissette ?... Es-tu malade ? Est-ce parce que tu as trop mangé de Saint-Honoré ?

Louissette faisait « non » de la tête. Quand elle fut capable de parler, elle lança deux mots, et se remit à pleurer :

- Ma poupée !
- Ta poupée ? Ta poupée ? Mais j'en vois trois, ici ! Y en a-t-il une de disparue ?
- Oui : Catherine...
- Celle qui n'a plus de cheveux ?
- Oui, Catherine... Elle a été volée...
- Volée ? Diable ! Et quand ?
- Elle était hier soir avec les autres, dans le couffin, et elle n'y est plus !
- Tu l'auras couchée ailleurs, par mégarde !
- Non, non, elle a été volée !
- Et par qui ? Berthe n'est pas une voleuse, ni Line. Ce n'est pas Prosper, je suppose ? Ni les romanichels qui ont campé hier au bout du pays... Tu ne soupçonnes personne ?



- Non, *on* m'a volé Catherine...
- Je vais la retrouver, moi. Lève-toi. Tiens, voilà un beau mouchoir tout propre. Déplie-le, mouche ton nez et sèche tes larmes.

Cela fait, Tonton Grammaire reparut.

- *On* te l'a volée, et tu ne sais pas qui ?
- Non, Tonton.
- Moi, je le sais.
- Vrai, Tonton ?



- Oui : c'est *on*. Une personne, un animal qui s'appelle *on*. Peut-être une chose. Oui, le vent, qui l'aurait emportée dans le jardin. Baptise-moi ce mot *on*, et, foi de Tonton, j'empoigne Catherine par les cheveux !
- Elle n'en a pas !
- N'importe. J'empoigne Catherine par le bras, et je te la rapporte.

Louissette considérait un peu le Tonton comme un sorcier, ou, si vous préférez, comme une fée barbue, ayant des dons magiques, et bien capable de mettre la main sur le voleur de Catherine.

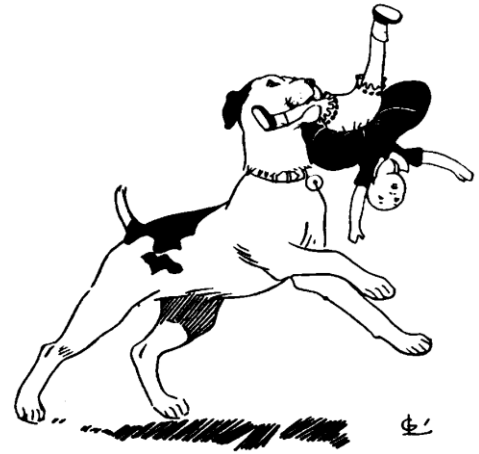
- *On* ?
- Oui. Mettrais-tu *un nom* à la place ?
- Bien sûr : si je connaissais le voleur, je te dirais *son nom* !
- Alors, à la place du nom que tu ignores, tu emploies un...
- **Pronom** !
- Juste. Et comme tu ne saurais décrire le voleur, comme tu ne sais si c'est un homme, ou une femme, ou un renard, ou le vent, comme ce voleur est un être *inconnu, indéterminé*, tu emploies ce **pronom** *on*. C'est un **pronom**... ? Voyons, rappelle-toi Madame Prune et ses « plusieurs poules, quelques oies,... », y es-tu ?
- Oui, Tonton ! *On* est un **PRONOM INDEFINI** !

- Bravo ! Chaque fois que je ne sais de qui parler, j'emploie un ***pronom indéfini***. Et le plus employé est justement ce *on*, que nous avons tous, à tout moment, dans la bouche, peut-être par paresse : il n'a que deux lettres ! Et que nous utilisons parfois même quand nous savons de qui nous parlons. Je t'ai entendu dire souvent à Berthe et à Line : « *On* ira ici, *on* ira là,... » Et *on*, c'étaient trois fillettes que toute la maison connaît !

Les autres ***pronoms indéfinis*** : *quelqu'un*, *l'un*, *l'autre*, *chacun*, *personne*, *quiconque*, sont bien tous indéfinis.

Le Tonton, bien sûr qu'aucun voleur n'avait emporté Catherine, fouilla la maison sans résultat.

Mais à peine était-il au jardin qu'il cria victoire : le coupable était Loff, le jeune fox-terrier qui, allongé sur le sable, faisait tourner la pauvre Catherine à lui donner le vertige !



Ce fut une poupée mutilée que le Tonton, après avoir quelque peu parlementé avec Loff, rapporta à Louissette : Catherine n'avait plus qu'un bras. Mais rien n'est plus facile que de recoudre un bras à une poupée en étoffe. Louissette se consola. Elle voulait les détails. L'oncle les lui donna en ce langage :

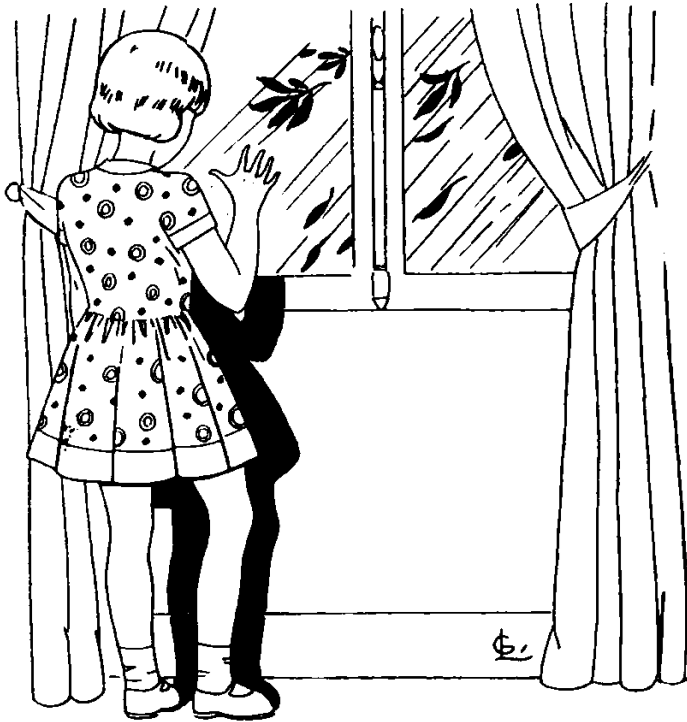
- Le chien étranglait la poupée. Tu voulais la poupée. Je me suis précipité sur le chien. Le chien ne voulait pas lâcher prise. Mais je tirais avec force. Cette force obligea Loff à céder. Malheureusement, il tenait un bras. Le bras est resté sur le terrain. Et voilà !
- J'ai compris. Mais je vois que Tonton Grammaire a répété exprès tout plein de noms !
- Justement : pour que tu me demandes de les remplacer par des ***pronoms***, qui rendront ce court récit moins haché. Huit phrases, huit morceaux. Je n'en veux plus que quatre pour dire exactement et plus agréablement la même chose. Veux-tu me citer des gens avec qui nous sommes ***en relations*** ?

- Oui : la famille Berteau, Mademoiselle Livon, Monsieur et Madame Letourneur, tous nos amis,...
- Et comment sommes-nous *en relations* ?
- Ils viennent ici, nous allons chez eux, ils nous écrivent, nous leur écrivons, ils nous téléphonent, nous leur téléphonons,...
- Nous leur sommes en quelque sorte *attachés*, plus ou moins.
- C'est cela.
- Alors écoute : je vais attacher deux par deux les phrases de tout à l'heure, je vais les mettre *en relation*. Elles étaient séparées, je les relie :
« Le chien étranglait la poupée *que* tu voulais. Je me suis précipité sur le chien *qui* ne voulait pas lâcher prise. Mais la force *avec laquelle* je tirais obligea Loff à céder. Malheureusement, il tenait un bras, *qui* est resté sur le terrain. »
J'ai tenu parole : j'ai fait tenir en quatre phrases les huit phrases de mon récit, qui est maintenant moins haché, plus agréable, cela grâce à *que, qui, laquelle*, qui sont des **PRONOMS RELATIFS**.
- Il y en a donc encore, des pronoms ?
- C'est fini. Les *pronoms relatifs* – tu comprends pourquoi ils sont nommés ainsi, j'imagine – sont *qui, que, quoi, dont, où, et lequel*. Les cinq premiers ne changent jamais, mais *lequel* change douze fois de figure : il devient *laquelle, duquel, auquel, desquels, auxquels, auxquelles*, etc...
Nous ne clorons pas le chapitre des pronoms, Louisette, sans remarquer quelque chose : « la poupée *que*... le chien *qui*... » Il est rare de voir **un pronom à côté d'un nom**, puisqu'on emploie le premier pour éviter le second. Ici, c'est la règle : le nom sert dans la première phrase, le pronom remplace le nom dans la deuxième, et comme nous les avons rassemblées en une seule, il est naturel que le nom et le pronom voisinent.

Il faut croire que cette explication était trop difficile, car Louisette, une aiguillée de fil rose à la main, tirait la langue avec application pour réussir une opération chirurgicale peu banale...

XII

Un jour de pluie



Septembre, l'automne aux feuilles rouillées, c'est la dernière semaine des vacances.

Il pleut. Le vent, qui souffle par rafales, fouette les vitres. La cour est sale, le jardin impraticable.

Il pleut aujourd'hui, il pleuvait hier, il pleuvra demain. Et Louissette va bientôt dire :

- Je m'ennuie... Je voudrais retourner à la maison.

Car tout a une fin, même les vacances les plus agréables.

Le Tonton plie son journal, se débarrasse soigneusement de ses lunettes à montre d'écaille, et, contemplant sa nièce qui écrase son nez rose sur la vitre, il s'écrie :

- Voilà les vacances terminées, et nous n'avons pas parlé des *mots invariables* ! Connais-tu quelque chose de *très variable*, Louissette ?
- Oui : le temps ! Chaque fois que tu consultes le baromètre du bureau, quand tu as tapoté le verre, tu as beau faire, l'aiguille indique *variable*.
- Souvent, en effet. Pourtant, il ne varie guère, depuis deux jours. Pluie, pluie, et pluie. C'est *invariablement* de l'eau ! C'est donc le moment où jamais de te parler de certains *mots invariables*.

- Allons-y, répond Louisettes sans grande conviction.
- Que fais-tu, pour le moment ?
- Je regarde...
- Où regardes-tu ?
- Dans la cour.
- Dis-moi cela en un seul mot.
- Je regarde *dehors*.
- Nous y voilà : Louisettes regarde *dehors*.
Dehors ? Est-ce *Louisettes dehors* ? ou
regarde dehors ? *Dehors* accompagne-t-il
Louisettes, ou *regarde* ?
- Je crois que *dehors* est le compagnon de *regarde*.
- Et tu as raison. Quel mot est *regarde* ?
- Un verbe.
- Nous n'avons jamais parlé du mot qui accompagne le verbe : je
regarde *dehors*, comme *gentille* accompagne Louisettes quand je dis
« la *gentille* Louisettes ». *Gentille* est un...
- Un *adjectif*.
- Bien. Et *dehors*, qui **accompagne un verbe**, qui **complète le sens du verbe**, est un **ADVERBE**.



Il y a mille façons de regarder : on peut regarder *dehors*, regarder *dedans*, regarder *dessus*, regarder *dessous*, etc... Ces quatre mots complètent, modifient le sens du verbe *regarder*. On pourrait les appeler les *adjectifs du verbe*, mais on a préféré le mot **adverbes**.

Et puis, les adjectifs changent de forme, tandis que les adverbes jamais : ils s'écrivent toujours de la même façon. L'adverbe est donc un mot **invariable**.

« Il pleuvra *demain* », « Mon fusil porte *loin* », « Tu manges *trop* de Saint-Honoré », « Le soleil se montrera *peut-être* », « Louissette écrit *bien* », voilà cinq **adverbes**.

Supprime ces mots-là, Louissette, et tu sauras à quoi ils servent. C'est quand on est privé d'une chose qu'on apprend à en connaître le prix. A quoi servent les **adverbes** ? Parfois leur présence change complètement la signification du verbe :

« Louissette regarde », « Louissette *ne* regarde *pas* » : j'ai ajouté ces deux petits mots *ne... pas*, qui à eux deux forment un adverbe, et le verbe regarder ne fait plus rien. Je crois qu'il est joliment **modifié** !

L'adverbe peut marquer bien des choses : le temps (*demain*), le lieu (*loin*), la quantité (*trop*), le doute (*peut-être*), la manière (*bien*), la négation (*ne...pas*), et j'ai oublié l'affirmation : « Louissette m'écoute *certainement* » !

- Certainement, Tonton, j'écoute !
 - Des **adverbes**, il y en a cent, il y en a mille, les uns ne comprenant qu'un mot, les autres formés de deux, trois, quatre mots... Et on peut en **fabriquer** tant qu'on en veut.
 - En fabriquer ? Moi, je pourrais en fabriquer, comme tu dis ?
 - Bien sûr ! Tiens, comment est-ce que je te parle ?
 - Tu me parles *doucement*.
 - Oui, quand je suis de bonne humeur, comme aujourd'hui. *Doucement*, comment est-il fait, cet **adverbe**-là, tu ne vois pas ?
 - ...
 - Doux, douce, *doucement*. Cet **adverbe** est né d'un adjectif. *Doucement* est l'enfant de *doux*. Et tous les adverbes qui viennent ainsi au monde sont appelés adverbes en *-ment*, parce qu'ils finissent toujours par *ment*.
- A toi, maintenant : l'adjectif *sage* donne l'adverbe... ?
- Sagement !

- Et bon ?
- Bonnement !
- Terrible, affreux, misérable ?
- Terriblement, affreusement, misérablement...
- Tu vois, Louisette, que tu sais la grammaire sans le savoir !
L'adverbe modifie non seulement le verbe, mais aussi ***l'adjectif***.
 Connais-tu quelqu'un de bon ?
- Mais toi, Tonton, tu es bon !
- Plus que cela ! Je n'ai pas de modestie !
- Tu es *très* bon !
- Et voilà : *très* modifie *bon*.
L'adverbe modifie aussi parfois ***un autre adverbe*** : tu n'aimes pas, une fois éveillée, demeurer au lit. Tu te lèves *tôt* (l'*adverbe tôt* modifie le verbe *lèves*). Mais dimanche, tu étais debout à sept heures. Que t'a dit alors Tonton ?
- Tu m'as dit : « Louisette, tu te lèves *trop* tôt !... »
- Oui, et ce *trop* là n'accompagne pas le verbe : tu te lèves *trop*, cela ne voudrait rien dire. *Trop* accompagne *tôt* : « trop tôt ». L'***adverbe trop*** modifie *tôt*, qui est un ***autre adverbe***.
 Et rappelle-toi bien ceci, principalement : quand on veut modifier le sens d'un verbe très simplement, en ajoutant une idée de temps, de lieu, de manière, etc... au moyen d'un mot, il faut faire usage d'un ***adverbe, mot invariable*** !
- Je m'en souviendrai ! répondit Louisette, et, quand il pleuvra trois jours de suite, je ne manquerai pas d'appeler le temps « un vrai temps... d'adverbe » !



